

qui se passait dans les pays les plus éloignés, car les objets inférieurs répandent leurs images dans l'air et jusque dans le ciel, d'où, — qu'il me soit permis d'user de mots barbares pour exprimer ce que je sens bien, — elles sont reproduites et renvoyées sur la terre comme d'un miroir à un autre. Etc.¹.

Ainsi, il n'y a point de vrais miracles. Toute espèce de prodige et même le don des langues accordé aux Apôtres ne sont que des faits naturels. La conclusion des *Dialogues*, c'est que la véritable religion est la religion naturelle². Telle fut la doctrine de Vanini. Comme celle de Giordano Bruno et de Césalpin elle ne procède pas du protestantisme, mais de l'école de Padoue et du mouvement général de doute et de révolte qu'on remarque à son époque³. Le socinianisme, dont nous avons à nous occuper maintenant, se rattache étroitement à ces incrédules et il a de plus des rapports directs avec la soi-disant Réforme.

¹ Vanini, *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, p. 228, 230.

² Vanini, *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, p. 227. Sur Vanini, voir J. M. Schramm, *De vita et scriptis J. C. Vanini*, Custrin, 1709; J. Ph. Olearius, *De vita et fatiis J. C. Vanini*, Iéna, 1708; V. Cousin, *Fragments de philosophie cartésienne (Vanini ou la philosophie avant Descartes)*, 5^e édit., Paris, 1866, t. III, p. 9-99; C. E. Plumptre, *History of Pantheism*, t. I, p. 367-395.

³ Thomas Campanella (1568-1639) contribua aussi pour sa part à propager le mouvement d'incrédulité favorisé par Bruno et Vanini. Voir Baldacchini, *Vita e filosofia di Tommaso Campanella*, 2 in-8°, Naples, 1840; Daresté, *Thomas Morus et Campanella*, Paris, 1843; L. Amabile, *Fra Tommaso Campanella, la sua congiura, i suoi processi e la sua pazzia*, 3 in-8°, Naples, 1882; B. Pünger, *Geschichte der christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation*, t. I, p. 75-80.

CHAPITRE V.

LE SOCINIANISME.

Les incrédules italiens qui ont fait le sujet du chapitre précédent ne furent point des chefs de secte, et le mal qu'ils produisirent fut assez restreint. Il n'en fut pas de même de leurs compatriotes Lelio et Fauste Socin : ils fondèrent l'hérésie à laquelle ils donnèrent leur nom ; elle subsiste encore et elle a été l'un des agents principaux dans la naissance et les progrès du rationalisme.

Lelio Socin (1525-1562) et Fauste Socin (1529-1604) étaient nés l'un et l'autre à Sienne, comme nous l'avons déjà remarqué¹. Ils appartenaient à une famille de jurisconsultes, les Sozzini². Lelio, suivant les traditions de sa famille, s'adonna d'abord à la jurisprudence. Le mouvement de son temps le poussa ensuite vers l'étude de la philosophie et de la théologie ; il apprit le grec, l'arabe et l'hébreu. C'est alors que les idées protestantes s'insinuèrent dans son esprit et que sa foi mal assise fut

¹ Plus haut, p. 463. Sur Lelio Socin, voir F. Trechsel, *Die protestantischen Antitrinitarier*, t. II, p. 137-201.

² César Cantù a publié l'arbre généalogique des Sozzini, dans *Les Hérétiques d'Italie*, traduct. Digard, t. III, p. 429-442.

bientôt ébranlée. En 1546, il s'était formé, dit-on¹, à Vicence, dans les états de Venise, une espèce d'académie, dont les membres, au nombre de quarante, étaient imbus des principes du libre examen que Luther venait de prêcher en Allemagne. On comptait parmi eux Bernardin Ochino dont nous avons déjà parlé², Valentin Gentilis, Jean Paul Alciati. Lelio Sozzini fut jugé digne, malgré sa jeunesse, de leur être associé. La doctrine régnante au sein de l'académie était le rationalisme. L'Écriture doit être interprétée par la raison. En conséquence tous les mystères, la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, doivent être exclus du symbole. C'était, comme on voit, la résurrection de l'arianisme. Les membres de l'académie néo-arienne gardaient un profond secret sur leurs opinions. Elles transpirèrent cependant. Les magistrats, d'après un récit dont nous ne garantissons pas l'exactitude, firent arrêter et mettre à mort ceux des coupables qu'ils purent saisir. Les autres échappèrent au supplice par la fuite. Parmi ces derniers était Lelio Socin. Il erra pendant quatre ans en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne, où

¹ L'existence de cette Académie ou Collège est contestée aujourd'hui par beaucoup d'historiens. Voir Maccree, *La Réforme en Italie, au XVI^e siècle, ses progrès et son extinction*, traduit de l'Anglais, in-8°, Paris, 1834, p. 173 et suiv. Ce qui est au moins certain, c'est qu'il y eut communion d'idées entre ceux qui en sont désignés comme membres et qu'ils eurent entre eux des relations étroites. F. Trechsel dans son *Historisch-kritische Beleuchtung der sogenannten Collegia Vicentina* (dans *Die protestantischen Antitrinitarier vor F. Socin*, t. II, p. 391-408) conclut, p. 408, après avoir discuté avec soin les témoignages, qu'il y a dans la légende un fonds de vérité.

² Voir plus haut, p. 466.

il fit personnellement connaissance avec les chefs du protestantisme. De 1548 à 1551, il demeura à Wittemberg dans la maison de Mélanchthon. En 1551, il se fixa à Zurich. Jusqu'alors, il avait tenu cachées la plupart de ses opinions sur les dogmes chrétiens. Elles commencèrent enfin à être divulguées, et Calvin, dès 1552, l'engagea à être plus réservé et moins téméraire. Lelio Socin, effrayé sans doute du sort de Michel Servet, brûlé à Genève en 1553, protesta de l'orthodoxie de sa foi protestante. Il n'en prêchait pas moins son arianisme à quelques-uns de ses compatriotes, exilés comme lui, ainsi qu'à ceux de ses parents avec qui il était en correspondance. En 1557 ou 1558, il fit un voyage en Pologne. Plusieurs des anciens membres vrais ou prétendus de l'académie de Vicence s'étaient réfugiés dans ce pays, et y avaient fait des prosélytes aux idées unitaires. Le roi Sigismond-Auguste accueillait volontiers les novateurs; il reçut à la cour Lelio Socin. Celui-ci en profita pour infecter de ses erreurs le confesseur de la reine et pour établir plus solidement la nouvelle hérésie. Le roi de Pologne lui donna ensuite des lettres de recommandation, afin d'aller recueillir en Italie la succession de son père. D'Italie il retourna en Suisse et il mourut à Zurich le 16 mai 1562, n'étant âgé que de 36 ans. Lelio Socin était éloquent. Il avait le goût des lettres et il l'inspira aux antitrinitaires polonais. On lui attribue divers écrits, mais la Bibliothèque où l'on a recueilli tous les ouvrages de la secte¹ n'en renferme

¹ *Bibliotheca fratrum Polonorum*, 8 in-f°, Irenopoli (Amsterdam), 1656. Les deux premiers volumes contiennent les œuvres de

aucun de lui. Il laissa de nombreux manuscrits, qui contenaient l'exposé de ses erreurs, et il les légua à son neveu, Fauste Socin.

Ce ne fut qu'en 1574, douze ans après la mort de son oncle, que Fauste renonça aux plaisirs et à la dissipation de la cour du grand-duc de Toscane pour se consacrer tout entier à l'hérésie qui avait séduit sa jeunesse, mais que le luxe et les charmes de Florence lui avaient fait quelque temps négliger. Il se rendit d'abord en Allemagne, puis à Bâle, où il étudia trois ans la théologie, en déguisant avec soin ses opinions personnelles. Une dispute qu'il eut à Zurich au commencement de 1578 avec Fr. Pucci l'obligea de quitter la Suisse. Il se rendit en Transylvanie où l'appelait Georges Biandrata, médecin italien antitrinitaire, qui voulait l'opposer à F. Davidis¹ dont les principes séditieux et l'éloquence de tribun provoquaient sans cesse des troubles. L'année suivante, Socin passa en Pologne. C'est là qu'il devait donner la dernière forme à l'hérésie qui, du nom de son oncle et du sien, a été appelée socinianisme.

Les antitrinitaires possédaient dès lors de nombreuses églises dans le royaume des Jagellons, mais ils ne s'entendaient point entre eux et formaient des sectes diverses.

Fauste Socin. En tête du premier volume est placée une vie (non paginée) de ce dernier, par un chevalier polonais. C'est de là que sont tirés les renseignements biographiques qui vont suivre sur ce personnage. — Sur les écrits de Lelio, voir F. Trechsel, *Die protestantischen Antitrinitarier*, t. II, p. 438 et suiv. On peut voir aussi *ibid.*, p. 200-201, son jugement détaillé sur Lelio Socin.

¹ La *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, t. II, p. 713 et suiv., contient un écrit de Fauste Socin *Contra Franciscum Davidis*.

Fauste parvint à les rapprocher et à les unir, par ses prédications éloquentes. Il acceptait le principe protestant du libre examen; il enseignait que Luther et Calvin avaient rendu de grands services à la cause de l'affranchissement religieux, mais il ajoutait que les fondateurs de la Réforme n'avaient rien fait pour relever le temple et le culte du Seigneur. Afin d'achever l'œuvre qu'ils avaient entreprise, il fallait rejeter tous les dogmes que la raison ne peut concevoir, c'est-à-dire les mystères, et interpréter d'une manière allégorique, d'après les lumières de l'intelligence naturelle, les passages de l'Écriture dans lesquels on avait cru découvrir ces vérités mystérieuses.

Socin employait toute sorte de moyens pour faire triompher sa doctrine : discussions¹, écrits polémiques, expositions, discours, catéchismes. Ses idées firent ainsi beaucoup de progrès; de nombreux gentilshommes se déclarèrent ses partisans et les diverses fractions unitaires se réunirent officiellement en une seule Église qui prit le nom d'église socinienne. Ce dernier triomphe faillit lui coûter cher. Il montra combien son hérésie devenait de plus en plus redoutable. La publication de son livre *Du Sauveur*², qui eut lieu sur ses entrefaites, produisit une telle indignation que la foule, sou-

¹ Voir dans la *Bibliotheca fratrum Polonorum*, t. II, p. 423 et suiv., *Defensio animadversionum Faustini Socini Senensis in assertiones theologicas Collegii Posnaniensis adversus Gabrielem Eutropium, canonicum Posnaniensem*.

² *De Christo Salvatore contra Covetum*, dans la *Bibliotheca*, t. II, p. 115-246. Covet était un pasteur protestant.

levée par les étudiants, s'ameuta contre lui à Cracovie; il fut traîné demi-nu dans les rues de la ville et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il échappa à la mort (1598). Il se retira alors dans le village de Luclavie où il mourut le trois mars 1604. On mit sur son tombeau cette épitaphe :

*Tota licet Babylon destruxit tecta Lutherus,
Calvinus muros, sed fundamenta Socinus.*

Luther a détruit les toits de Babylone¹
Et Calvin les murailles, mais Socin en a détruit les fondements.

Socin n'a nullement renversé les fondements de l'Église catholique, mais s'il n'y a pas réussi, ce n'est pas faute de l'avoir essayé. En mourant, il laissa inachevé le *Catéchisme de Rakow* ou *Catéchisme socinien*, qui fut terminé par quelques-uns de ses disciples². Cet ouvrage est regardé comme le résumé officiel de la doctrine socinienne. Le dogme capital du socinianisme, c'est la négation de la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire du fondement même de la foi chrétienne, de la foi des protestants aussi bien que des catholiques.

Le libre examen, préconisé par le protestantisme, ne pouvait manquer d'amener cette négation. Les plus perspicaces des sectaires l'avaient prévu à l'avance. Mélancthon, dès 1533, annonçait les « tragédies » que les

¹ L'Église romaine.

² 1605 en polonais, 1608 en allemand, 1609 en latin, etc. Il est imprimé en latin dans la *Bibliotheca fratrum Polonorum*, inachevé tel que l'avait laissé l'auteur, sous le titre de *Christianæ religionis brevissima institutio per interrogationes et responsiones quam Catechismum vulgo vocant*, t. 1, p. 651-676.

discussions sur la Trinité ne manqueraient pas de produire¹. Dans les premières années qui suivirent la séparation avec Rome, il y eut des rationalistes et des antitrinitaires, comme nous avons eu déjà occasion de le montrer². L. Hetzer, J. Denk, S. Franck, J. Campanus, en Allemagne; D. Joris, en Hollande; Claudius, en Savoie; l'aragonais Michel Servet, à Genève³. Michel Servet, dans son livre intitulé *Christianismi restitutio* (1533), affirme que Jésus est essentiellement homme. Le mystère de la Trinité est absurde; c'est un « Cerbère à trois têtes⁴. » Tous ces hérétiques sont donc sociniens

¹ Lettres à Camerarius et à Brenz; A. Réville, *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, 2^e édit., in-18, Paris, 1876, p. 131.

² Voir plus haut, p. 450 et suiv.

³ On peut voir les noms d'autres Antitrinitaires dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, t. 1, p. 378-381; F. Trechsel, *Die protestantischen Antitrinitarier vor F. Socin*, 2 in-8°, Heidelberg, 1839-1844.

⁴ « Cerberus triceps. » A. Réville, *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, 2^e édit., p. 140. L'ouvrage de Servet, *Christianismi restitutio*, in-8°, de 734 pages, fut imprimé clandestinement à Vienne, en Dauphiné, par Balthazar Arnollet, du 2 septembre 1552 au 3 janvier 1553. On en tira huit cents exemplaires, mais la plupart furent brûlés le 17 juin 1553, à Vienne même. On ne connaît que deux exemplaires du *Christianismi restitutio*, l'un à la Bibliothèque de Vienne, en Autriche, l'autre à la Bibliothèque nationale de Paris, où il est exposé dans la galerie Mazarine, sous le n° D² 11274. On croit que c'est l'exemplaire qui a servi à Calvin pour faire condamner Servet. Le volume porte des traces de brûlure. Les 64 premiers feuillets notamment ont été roussis. Voir, pour l'histoire de ce volume, A. Chéreau, *Michel Servet et la circulation pulmonaire*, dans la *Revue scientifique*, 19 juillet 1879, p. 64-65. Sur Servet lui-même, voir J. de Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique*, t. IV, 1756, p. 219-245; Rillet, *Relation du procès criminel intenté à Genève en 1553 contre Michel Servet, d'après les documents origi-*

avant les Socin; toutefois ils ne firent pas secte, comme ces derniers, et c'est à Lelio et à Fauste qu'appartient le triste honneur d'avoir fait revivre l'arianisme d'une manière durable.

Leur doctrine garde encore une apparence protestante et conserve une partie du langage chrétien, mais sous cette écorce se cache le pur rationalisme. C'est ainsi que le socinianisme accepte en théorie l'autorité de la parole de Dieu et qu'il admet le surnaturel. Pour lui, le Christianisme n'est cependant que le mosaïsme perfectionné. Jésus-Christ n'a rien apporté de nouveau, si ce n'est quelques prescriptions et quelques promesses, comme celle de la vie éternelle. Il n'y a pas de religion naturelle. Notre intelligence est une table rase, quand nous venons au monde¹. La révélation est absolument nécessaire pour nous faire connaître la religion². Cette révélation est contenue dans l'Écriture³. Du reste l'Ancien Testa-

naux, Genève, 1844; E. Saisset, *Michel Servet, sa doctrine et sa vie*, dans la *Revue des deux Mondes*, 15 février et 1^{er} mars 1848, p. 585 et 817; F. Trechsel, *Die protestantischen Antitrinitarier vor F. Socin, M. Servet und seine Vorgänger*, in-8°, Heidelberg, 1839; J. Dorner, *Entwicklungsgeschichte der Lehre von der Person Christi*, 2^e édit., 2 in-8°, Stuttgart et Berlin, 1845-1853, t. II, p. 649-656; C. E. Plumptre, *History of Pantheism*, t. I, p. 315-347.

¹ « Omnis nostra intelligentia ex sensibus primum proficiscitur. » Herzog, *Real-Encyklopädie*, t. XIV, 1861, p. 502.

² F. Socin, *Prælectiones theologiæ*, c. II, dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, t. I, p. 537.

³ Voir G. Socin, *De auctoritate Sacræ Scripturæ*, dans la *Bibliotheca*, t. I, p. 265 et suiv.; Id., *Lectiones sacræ quibus auctoritas Sacrarum Litterarum præsertim Novi Fœderis asseritur*, *ibid.*, p. 287 et suiv.

ment n'a qu'une valeur historique; son autorité repose sur celle du Nouveau. Les deux Testaments sont inspirés, c'est-à-dire que leurs auteurs ont écrit « sous l'impulsion et la dictée du Saint-Esprit¹, » mais l'essentiel seulement, c'est-à-dire, la doctrine seule est immédiatement inspirée. La Bible se suffit à elle-même; la tradition est inutile². Les dogmes de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, ne nous sont connus, d'après les Sociniens, que par la tradition; en conséquence, ils les rejettent. Le Christ est un homme véritable; il est sans doute, par ses qualités, plus qu'un simple homme, mais il n'a pas la nature divine³.

Le socinianisme, prétendant conserver l'Écriture avec les protestants, dut la plier à ses idées et, pour y réussir, il inventa une nouvelle exégèse destinée à concilier la raison et la foi. Il faut être soumis à la parole de Dieu, disait-il, mais le sens véritable de la parole de Dieu, c'est celui que la raison détermine. En vertu de ce principe, il donnait une interprétation souvent puérile des passages du texte sacré qui étaient en contradiction avec ses idées. Ainsi il explique de la manière suivante le prologue de l'Évangile de saint Jean. Le Verbe dont parle l'Apôtre n'est pas une personne divine. S'il est

¹ « Divino Spiritu impulsi eoque dictante. » F. Socin, *Lectiones sacræ*, init.; *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, t. I, p. 287.

² F. Socin, *Tractatus de Ecclesia*, dans *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, t. I, p. 323.

³ « Quid de ipsa Christi essentia seu natura instituis? — De Christi essentia ita statuo illum esse hominem. » F. Socin, *Christianæ religionis institutio (De natura Christi)*, dans la *Bibliotheca fratrum Polonorum*, t. I, p. 653-654.

écrit que le Verbe était « au commencement, » ce mot signifie : « au commencement de l'histoire évangélique¹. » Jésus porte le nom de Verbe ou de *Logos*, parce que sa mission est d'annoncer aux hommes « la parole » de vérité². Quand le texte sacré dit que « toutes choses ont été faites par le Verbe, » cette expression « toutes choses » doit s'entendre seulement de ce qui se rapporte à la fondation du Christianisme³. La violence faite aux textes est palpable⁴.

Le socinianisme, pendant longtemps, attira peu l'attention. A l'état d'église séparée, il n'eut ni une grande puissance ni une longue durée. Il succomba en Pologne sous la répression de Sigismond III; il mena une existence précaire en Prusse et en Hollande; il ne s'est maintenu jusqu'à nos jours, en Europe, comme communauté un peu importante, qu'en Transylvanie⁵. Il a cependant des partisans en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique, et il n'en a pas moins exercé une influence

¹ « *In principio dixit eorum respectu quæ deinceps dicturus erat.* » F. Socin, *Explicatio primi capituli Johannis*, dans la *Bibliotheca*, t. 1, p. 78.

² « *Johannes Verbi nomine ipsum Dominum Jesum Christum Dei Filium, hominem scilicet, illum, qui Augusto imperante, ex virgine Maria natus est, intelligit, non ob aliquam ejus naturam aut substantiam, sed muneris tantum causa quod ipse Dei Filius functus est, dum Evangelium patris sui verbum exponeret.* » *Ibid.*

³ « *Vox omnia non ita simpliciter intelligenda est, ut ad mundana hæc trahatur, sed ad negotium Evangelii jam tunc publicati atque recepti accommodari debet.* » *Ibid.*, p. 80.

⁴ A. Réville, *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, 1876, p. 147.

⁵ A. Réville, *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, p. 142, 150.

très profonde sur les erreurs rationalistes de notre époque. C'est au nom de la raison qu'il attaqua l'orthodoxie : tel est son caractère principal et ce qui le rend surtout digne d'attention. « En fait, la Réforme, dit César Cantù, n'était parvenue qu'à arracher les âmes soit à un roi, soit à un consistoire, soit à un pasteur. Le socinianisme seul plante l'autonomie de la raison; c'est de lui que sortent Descartes, Spinoza, Bayle, Hume, Kant, Lessing, Hegel, Bauer, Feuerbach¹. Strauss et ses adeptes, en niant le Christ positif et en y substituant un Christ idéal, ne firent qu'ajouter au plan socinien l'élaboration scientifique, laquelle est le propre de l'âge moderne : les blasphèmes arcadiens de Renan et les propos de carefour de Bianchi-Giovini et d'autres Italiens n'ont pas d'autre origine. Ce sont eux qui ont supprimé d'un seul coup la question suprême, la clé de voûte de l'histoire, celle de la vie, de la mort, de l'avenir, de l'intelligence du monde mystérieux. Les sociniens, comme les disciples de Luther, se proclamaient les restaurateurs du Christianisme primitif, par cela seul qu'ils prenaient la Sainte Écriture pour unique règle de foi et pour mesure de leurs actions. Luther, en éliminant de la Bible ce qui n'était pas de son goût, conserva les dogmes de la Trinité, du péché originel, de l'Incarnation et de la divinité du Christ, le baptême et une sorte d'eucharistie. Socin supprima tout. Le luthéranisme avait donné la prépondérance à l'élément divin, le socinianisme à l'élé-

¹ Ces divers personnages ne se sont pas inspirés directement des doctrines du socinianisme, mais ils ont été plus ou moins imbus du même esprit.

ment humain; les luthériens et les réformés exagérèrent le dogme du péché héréditaire, les sociniens ne le reconnurent pas... Les protestants, dit Gioberti, ont puisé dans les ouvrages des païens les accessoires et l'éloquence, les sociniens en ont renouvelé substantiellement les tendances, l'esprit et les doctrines... Ils réduisent la sagesse du Christ aux étroites proportions de celles de Socrate et Platon; à l'idée lumineuse et pleine d'harmonie de la chrétienté catholique, ils substituent l'idée nébuleuse et boiteuse de la philosophie païenne¹. »

¹ C. Cantù, *Les hérétiques d'Italie*, traduct. Digard, t. III, p. 401-402.

CHAPITRE VI.

L'ARMINIANISME.

A côté du socinianisme, il faut placer une erreur qui lui est unie par des liens fort étroits, l'arminianisme. Celui-ci prit naissance dans les Pays-Bas et contribua beaucoup à faire de la Hollande la terre de la libre-pensée.

L'arminianisme tire son nom de Jacques Harmensen ou Arminius (1560-1609). Il fut dans son principe un acte d'émancipation, une réaction véritable contre les exagérations calvinistes touchant le dogme de la prédestination et de la grâce. Arminius, orphelin de bonne heure, compta parmi ses premiers protecteurs Rodolphe Snellius, originaire comme lui d'Oude-Water. Snellius enseignait à Leyde la philosophie de Ramus. Ramus ou Pierre de la Ramée (1515-1572) était un professeur du Collège de France, à Paris, qui s'était enrôlé dans les rangs du protestantisme. Sa doctrine se résumait dans cette maxime que « nulle autorité n'est au-dessus de la raison; c'est celle-ci qui fonde l'autorité et qui doit la régler¹. » Arminius adopta avec ardeur ces idées et il

¹ *Scholæ math.*, l. III, p. 78 : « Nulla auctoritas rationis, sed